

La Tribune des Tréteaux

POESIE DU GESTE – TRACE.

Performance poétique, dansée et calligraphiée.

Compagnie Luc MAUBON.

Luc MAUBON : chorégraphe, danseur contemporain.

Hicham MOURCHID : calligraphe.

Lorsque les rideaux s'écartent, se dresse devant nous, en bord de scène, une silhouette vêtue de noir, quasi invisible, submergée par les plis et les replis d'une forme de papier vierge. Etonnante apparition avec, en guise de tête, une sorte de fleur envahissante, un dédale vertical de pétales enchevêtrés, comme un froissement aléatoire qui aurait produit une beauté surréelle. Est-ce une pivoine ou un chrysanthème, quelque fleur extraite des profondeurs de la culture asiatique ? Est-ce le nénuphar dévorateur imaginé par Boris Vian dans son roman avant-gardiste *L'Ecume des Jours* ? Le danseur disparaît derrière cette masse pourtant si légère mais qui semble le dévorer ; et le voici qui recule ; et voici que le papier se déroule, se déploie et devient cette page blanche qui défie le peintre et l'écrivain. La force du masque recouvre entièrement la silhouette qui s'en va disparaître dans les coulisses.

La thématique du spectacle - expérimentation « POESIE DU GESTE / TRACE » - est donnée : l'être se confond avec sa création qui l'obsède. Jusqu'à le détruire. L'artiste porte en lui la gestation d'une œuvre dont la matérialisation impose un perpétuel recommencement : créer, créer encore, pour tenter de se rapprocher de ce « rêve de pierre » chanté par Baudelaire. Créer. Entre enthousiasme et désespoir. Les deux, peut-être.

Apparaît alors Hicham MOURCHID, tout de blanc vêtu, pur de tout tracé, dont la force s'en va au-devant de grandes feuilles immaculées, dressées de chaque côté de la scène et en fond de plateau. Le geste est sûr ; il tente une approche dessinée et teinte l'espace blanc d'un large mouvement où la brosse enduite de peinture noire élabore un alphabet

inconnu, encore inexistant. Des pages naissent ainsi porteuses d'un message impossible à décrypter, au-delà du sens, au-delà de toute appartenance linguistique. On y perçoit - ou bien croit-on y percevoir – les influences de la magnifique calligraphie arabe, avec cette élégance du *diwani* ou cette implantation solide, géométrique, du *coufique*. C'est cela et bien plus encore : on y ressent l'infinie possibilité du geste créateur qui développe ses élans sur des surfaces intouchées qui se couvriront du lyrisme de l'instant.

Lorsque Luc MAUBON entre en scène, lui aussi vêtu de blanc, il est comme un promeneur qui explore le monde des signes. Il devient le mouvement du tracé. Son corps se meut au rythme écrit des calligrammes épurés qui étoilent la scène. La danse est un écrit de l'espace, éphémère, aussitôt effacé. Ne reste que la mémoire d'un esthétisme sobre, comme une quête de l'essence du trait, lorsque tout détail superflu a enfin été éliminé de la pensée créatrice.

La danse se fait envol. Elle peut devenir transe. Au moment où la courbe de mots inconnus touche les rectangles de papier, au moment où l'élan du corps s'imprime dans l'air chaud de cette fin d'après-midi, la chair se désincarne, ne reste que le souvenir dense d'un instant inspiré.

La performance des deux artistes invite la musique concrète : l'orientalisme de bols dont la sonorité percute le silence qui précédait. Le froissement d'un cuir, l'agitation rythmée d'objets, les onomatopées d'une langue imaginaire, tout cela crée une harmonie qui repose sur la dissonance, un étrange effet de contraste et de rencontre. Il en résulte un ressenti indéfinissable : nous voyageons en une sphère inconnue où le disparate relève de la nécessité.

La voix complète le langage du geste : toutes les modalités des formes artistiques se rejoignent, se combinent, interfèrent en un dialogue constant. Hicham MOURCHID dit et scande les mots magnifiques du poète marocain Mohammed BENNIS ; et son corps participe du texte ; il en est le récitant et l'officiant. Luc MAUBON nous en livre la traduction française élaborée dans le raffinement poétique de Bernard NOËL. Nous assistons à un très beau collage culturel : tout concourt à une élévation vers la célébration d'un humanisme universel. La performance relève ici d'une sorte d'ivresse sacrée qui unifie ce que nous scindons habituellement en deux données qui apparemment se repoussent, le concret et l'abstrait.

C'est un moment de grâce qui nous propulse hors du temps. Combien de temps la représentation a-t-elle duré ? Qu'importe. Nous étions quelques uns, des happy few arrachés aux gestes barrières du confinement qui pèse sur les esprits et délite la culture. Un public convié à l'expression d'une totale inventivité.

Car l'originalité de ce spectacle, qui lui vaut pleinement la dénomination de performance, vient aussi de l'improvisation qui sous-tend chaque moment scénique. Le danseur comme le calligraphe, tous deux sont dans le présent du geste et du tracé, dans la

saisie de l'infime, ce qui reste après que l'élan, la sensation, l'émotion, la respiration ont apporté une multiplicité de propositions intimes.

Tout cela nous amène à penser à une sorte de cosmogonie artistique : un monde s'est créé sous nos yeux, le « meilleur des mondes possibles » à l'instant T de l'apparition des deux artistes qui expriment, là, devant nous, l'osmose de leurs créativité.

La beauté de ce spectacle s'impose, aussi bien dans le vécu de la performance que dans le souvenir que nous en gardons. Et nous sommes d'autant plus heureux d'avoir été là, avec ces deux artistes, pour eux ; car, en ces temps d'attente passive liée à la crise sanitaire de la Covid 19, nous avons voyagé en terre de Liberté.

Nous serons à vos côtés, éparpillés heureux dans le parterre des salles de spectacles, pour revoir et revivre cette belle création ou pour découvrir d'autres espaces de performance dont on ne se lasse pas.

Halima Grimal